

Dédicace.

Je dédie cette histoire à mes parents Alain et Françoise, parce que c'est grâce à eux que je suis ce que je suis - A Marie-Jo, la femme de ma vie. A mes trois enfants, Auréline, Manon et Corentin ; mes seules et vraies racines dans ce système de choses... Mais encore à la 'Veuve' qui affine mes pas, pour demain !

Bien évidemment, ce roman n'est purement et simplement que tiré de mon imagination. Il serait pure folie de le rattacher à une réalité quelconque ; N'est-ce pas !!!

La traversée.

Juin 1912 resplendit dans l'été de l'hémisphère Nord ! Pierre se retrouve Homme de pont sur l'un des bâtiments les plus majestueux de l'époque. Il semble s'y rendre utile malgré son apparence quelque peu secrète... Le 'voyage' qu'il entreprend pour la première fois, le conduira vers une certaine amitié d'avec le Second...

- Voulez-vous, CAMELAS, que je vous relate l'histoire de ce bâtiment ?
- Avec plaisir Monsieur. Cela m'enlèvera peut-être le marasme qui m'envahit à cause de ma faute !
- « Inexcusabilis » !!!
- Pardon ?
- Et bien voilà. Ce splendide 'deux mâts' fut mis à l'eau la première fois à Nantes... Il y a presque 50 ans. Vingt semaines plus tard, son gréement était terminé. Il ressemblait alors plus à un navire de plaisance qu'à un navire de charges. Il faut tout de même avouer que s'il trouvait parmi les gracieux, il arborait tout de même un petit côté déplacé, face à la vapeur qui équipait déjà la plus grande partie des navires à la fin du siècle

dernier... Que voulez-vous, c'est ce qui fait son charme, n'est-ce pas ?

- Oui. Enfin pour ce à quoi il sert, maintenant !
- Voyons! Les machines sont coûteuses, et le vent est gratuit. Ce joyau, parmi les 'Parures de Nantes', malgré l'avènement progressif de la vapeur, propose des prix plus avantageux que nos concurrents pour ce qui est du fret.
- En effet ! Je vois ça. Mais, de quel fret parlez-vous ? De l'épicerie pour les hommes du bain...
- Vous savez, dans la course à la vitesse, croiser sous le panache noir et puant d'un 'Vapeur' n'est que dégradation. Je préfère, et de loin, la noblesse des majestueux clipper au 'coques en fer', plus longs et plus rapides. Ils se taillent la part du lion... Oui ! La mer, c'est la voile ! Mais ce n'est pas le plus important. Savez-vous ce qu'il se passât lors d'une traversée de 1898 ?
- Non ! Veuillez m'en excuser, Monsieur, mais cette année là je n'avais que quatorze ans, et je vous avoue que j'étais loin de penser me retrouver sur ce rafiote un jour !
- En mai, plus exactement, le « Misti Jeanne » prend le vent pour la dix-huitième fois. A son bord, quatorze hommes d'équipage et quatre officiers, la plupart Bretons... Et à leur tête ; Le terrible : 'Barbot'. Vous le connaissiez vous, le Capitaine BARBOT ?
- Ah ! Non ; Pas du tout !
- Bien heureux que vous être d'avoir échappé à ce vautour de malheur ! Un caractère de cochon. Ah ! Il l'a réussi son dernier voyage, ce choucas... Vous imaginez un peu cet affront pour ce vaisseau !
- Tant que ça ?
- Écoutez plutôt. Ils sont partis de Nantes avec comme seule cargaison des pierres et de l'eau en fond de cales. Tout s'est bien passé jusqu'à Montevideo. Là, comme les autres navires, ils ont chargé des mules et des moutons.
- Ah ! Des mules ?...
- Oui, des mules. Si ce n'est pas fort ça !

- Et pourquoi pas après tout... Donc des mules.

L'Enseigne de vaisseau jette alors un regard désapprobateur vers Pierre. Il marque une pause et profite de ce temps de répit pour imaginer une suite plus aventureuse encore, puis sort de sa poche intérieure de vareuse, un tabac dont il bourre une longue et fine pipe blanche faite d'une racine de bruyère. Le briquet d'amadou roule fermement le long d'un plat-bord faisant consumer la mèche qui disparaît dans le fourneau. Pour une fois qu'il peut raconter son histoire à quelqu'un, il faut qu'il tombe sur un énergame, qui n'y entend rien. Et qui plus est, semble faire preuve de cynisme à chacune de ces remarques... Nonchalamment, il secoue la tête en signe de désolation et tire par saccades de petites bouffées savamment calculées, puis reprend son récit.

- Ce n'était qu'une escale marchande vers le Brésil, où les navires chargent des cargaisons complètes de fèves de Cacao pour les chocolatiers de France.
- Oui, je comprends, des mules, des fèves... De la marchandise quoi ?
- C'est cela même. Mais la route de l'Amazone fut un véritable cauchemar. Le navire affronta un sacré coup de 'Pampero'. La monstrueuse tempête obligeât l'équipage à réduire la toile au maximum. Le navire fit route dans la rage des flots avec deux huniers fixes, une misaine et un petit foc en guise de voilure. La mature craquait et souffrait. Le vent portait les coups de gueule du commandant mal luné, sur les matelots. Tous étaient fatigués et fourbus. La marchandise s'avarait. Il fallut jeter par-dessus bord, pratiquement toutes les mules qui crevaient. Le feu lui-même prit dans les litières des bêtes de sommes aux ponts inférieurs. Et, lors de son retour vers Nantes, le 'Barbot' confisqua la nourriture pour obliger l'équipage à travailler et à continuer le voyage. On dit même qu'il aurait donné du mousquet sur ses hommes. Sans parler de la dispute à mort avec le Second qui refusa de falsifier le carnet de bord.
- Et bien ! Quelle aventure !

- Comme vous dites ! Comme vous dites ! Pensez qu'il aura fallu moins que la vie d'un homme pour que le « Misti Jeanne » devienne une ruine. Mais que voulez-vous, ce fleuron avait aussi sa bonne étoile !
- Une bonne étoile ? Remarquez, moi aussi j'ai une bonne étoile. Mais c'est à croire que le jour où je suis né, elle était partie pisser !
- Ne soyez pas si défaitiste, CAMELAS, et ne vous moquez pas ainsi de ces choses, sans risques... Même si le « Misti Jeanne » eut quelques déboires, voilà quelques années qu'il coule de beaux jours.
- J'en suis heureux pour lui. A chacun son destin.
- Vous ne croyez pas si bien dire jeune homme. Après le 'Barbot', ce vaisseau connu d'autres capitaines, dont RENADAL. Oui, Le Capitaine Paulien RENADAL... Celui-là même qui est toujours en poste à ce jour. Et c'est un honneur de servir comme second sous son commandement. J'en connais plus d'un qui débourserait cher pour naviguer avec lui.
- Et bien au moins, en voilà un qui peut se vanter d'avoir réussi sa vie.
- On peut même dire que c'est lui la bonne étoile du « Misti Jeanne » ...Par exemple, je me rappelle très bien 1902. Je venais de finir l'école d'officier et le Capitaine m'a embarqué à bord pour le seconder. « Je cherche un Officier de qualité et un Homme d'honneur, Enseigne Guillaume TESSÈBE ! Puis-je compter sur vous ? » J'avoue que l'école m'avait préparé à tout, sauf à une telle franchise. Mais j'ai su que je serais en confiance sous l'autorité de cet homme, et bien que jeune officier, j'acceptais ma mission... Du reste, j'y suis encore !
- Félicitation Monsieur ! Et j'imagine que vous briguez le poste de Commandant du « Misti Jeanne », n'est-ce pas ?
- Un poste de Commandant ? Peut-être... Bien que d'autres charges m'appellent ! Mais pas celui de ce navire ; Non !
- Tien donc, et pour quelle raison ?
- Pour deux raisons CAMELAS !

- Oui ! Bien sûr... Où avais-je la tête.
- Certainement, où avez-vous la tête, mon garçon ? J'ai l'impression que vous préférez rester dans vos soucis et refusez de vous divertir en écoutant l'histoire de ce navire.

Pierre, un instant, compris que cet homme n'était pour rien quant à la peine qu'il purgeait... Mais qu'il cherchait plutôt à lui rendre le temps plus facile à vivre... Aussi le laissa-t-il reprendre son récit, accompagné de grands gestes et de panaches odorants.

- Pour deux raisons Monsieur ?
- Oui, deux, jeune homme. La première est que le Commandant est un chef de valeur et personne ne voudrait obéir à un autre Capitaine sur ce navire. Et qu'en aucune raison je ne voudrais usurper sa place.
- Oui, bien sûr... L'Officier de qualité ; L'Homme d'honneur !
- C'est cela. Peut-être un jour comprendrez-vous ! Et la deuxième est que ce bateau a trop vieilli durant ses traversées, et que d'ici deux ans, ses armateurs l'ont condamné au Canal de la Martinière.
- Oui... Le cimetière des bateaux... En effet, tout a une fin.
- Oui. Triste fin pour ce chef d'œuvre. Finir à pourrir avec les autres géants !
- Mais que me disiez-vous au sujet de 1902 ?
- 1902... Oui, oui ! Je venais d'embarquer, et nous faisions route vers le Nouveau Monde. En mai, nous arrivions à St Pierre aux Antilles. Là, accostés à l'embarcadère, le Biscaye et le Tamaya nous obligèrent à mouiller plus à l'Est, près d'un navire très célèbre, à douze milles au 'Robert', petit port d'attache de l'île ; Nous nous sommes trouvés à quelques brasses à peine du « Grand Belém ». Ce magnifique navire était arrivé la veille... Et ce fut notre chance, Matelot !
- Matelot ???
- Nous ne nous étions pas rendu compte que la montagne Pelée était en effervescence. Mais le Capitaine s'est laissé guider sans

rien dire. Je vous le dis que c'est lui la bonne étoile du « Misti Jeanne »...

- Et que s'est-il passé ?
- Depuis trois jours, le volcan grondait, mais personne ne s'en souciait. Toujours est-il que le huit mai, la montagne a littéralement explosé. Depuis le port où nous étions, j'ai vu monter un nuage de gaz qui explosait au fur et à mesure qu'il dévalait la pente de la montagne ; Il était accompagné de cendres et de fumées noires. On aurait dit que le Diable lui-même sortait des enfers de la Terre. Partout où le nuage passait, n'étaient que feux, feux et feux... Même sur l'eau le feu continuait d'avancer, dévorant les navires ancrés qui n'avaient pas le temps de fuir... Et tout à coup, j'ai compris que la fumée arrivait droit sur nous, plus vite qu'un troupeau au galop.
- S'en était fait de vous !
- Tout à fait ! Je ne pouvais même plus respirer tellement je comprenais ce qui nous arrivait. Pas de fuite possible, et dans la tête, uniquement les images de destruction que je venais de voir de mes propres yeux... S'en était fait de nous... Mais il y avait la bonne étoile !
- Ha, oui ! L'étoile ; Je l'oublie tout le temps celle-là...
- Ne vous moquez pas CAMELAS, si vous aviez été là, vous comprendriez !
- Racontez-moi donc je vous en prie.
- Et bien, sans aucune raison particulière, un vent de Sud s'est mis à souffler, et a dévié le nuage de cendres de notre direction. 'Le Robert' a échappé au désastre du volcan. Le vent a chassé les cendres et surtout le gaz qui continuait d'exploser et de tout brûler sur son passage. Cela a permis au « Belém » et au « Misti Jeanne » de ne pas être touchés de plein fouet. Bien sûr, il ne faut pas dire que nous avons été complètement épargnés, mais seules quelques scories sont venues frapper le navire... Et aussi quelques-uns des membres de l'équipage. Il n'y a eu qu'un léger incendie à bord, et quelques souvenirs à raconter.
- Il faut quand même reconnaître que vous avez eu de la chance.

- Oui ! Surtout quand on pense aux milliers de morts ce jour là ; Aux ravages de la coulée sur l'île... Plus de ville, plus de port... Même les navires ancrés à St Pierre ont été coulés sur place.
- Et bien ! Quelle histoire !
- Remarquez, depuis ce jour, le « Misti Jeanne » n'a plus de problèmes de navigation. Mules ; Cacao, Rhum ; Sucre... Le Bagne qui tourne à plein régime. Et il faut bien l'alimenter. Le Capitaine RENADAL est toujours fidèle à lui-même, et nous acheminons nourritures, armes, meubles, animaux, fournitures en tout genre vers le pire endroit de la terre. Nos rotations durent de trois à cinq mois ! Puis nous retournons en France.
- Et moi, la dedans... Comment en suis-je arrivé là ?
- La chance, CAMELAS... La chance...
- Ha ! Vous appelez ça de la chance ?
- Et que serait-ce d'autre CAMELAS ?
- Si vous le dites !!! Et vous n'avez jamais eu envie de faire autre chose ?
- Curieuse question. Le Capitaine et nous, nous acquittons toujours de notre tâche avec le même sérieux... Même si nous voyons ce qui se fait sur les prisonniers du bagne et que nous ne sommes pas d'accord avec leur condition de vie... Prisonniers ou cacao ! Il faut bien naviguer. La route du bagne est un marché sans risque où l'État nous paye « rubis sur ongles ». Alors que voulez-vous ? On laisse aller !
- Oui ! Je comprends. Le malheur des uns peut bien faire le bonheur des autres.
- Oui, si on veut, CAMELAS, mais depuis 1909 où le bateau est devenu la propriété des armateurs coloniaux, on ne fait plus vraiment dans la dentelle, si vous voyez ce que je veux dire ! Le « Misti Jeanne » était devenu inutile dans son folklore colonial. Même si beaucoup ont jugé sa conception comme une erreur de pratiques ou d'usages pour l'époque ; ce bateau a persisté dans sa mission. Il est néanmoins devenu un navire d'épiceries.

- Et oui que voulez-vous. Comme le dit si bien mon Grand-père : « Que peut-on faire contre les choses quand elles vont où elles doivent aller ? »
- D'épiciers, nous sommes devenus Bazar ambulant, transportant invariablement comme nomades sur routes : Articles de mode ; Aliments ; Quincaillerie ; Animaux de compagnie ; Instruments de musique... Partagés entre chercheurs d'or et bagnards, nous ne rapportons plus que les 'Patriotes' si prisées des grands fumeurs.
- Triste fin, en effet !
- Et puis il faut bien avouer que tout le monde ne peut pas se vanter d'être protégé...
- Que voulez vous dire Monsieur ?
- Oh ! Rien. Ne faites pas attention !
- Comment cela, soyez plus clair Monsieur !
- Rien vous dis-je ! Vous me parliez de 'faute' tout à l'heure. N'est-ce pas ? Voulez-vous me dire votre histoire à votre tour ?

Pierre perçoit, sans comprendre, qu'il tient une place assez particulière sur ce navire. Il ne sait encore, que sa peine a été commuée en exil 'presque à vie'. En somme, il peut aller partout où bon lui semble, sur le « Misti Jeanne » uniquement, mais sans jamais débarquer à quai ! A plus forte raison en France ou l'une de ses colonies sous peine d'y être 'Tiré à vu'... Du moins pour le temps de sa peine !

- Oh ! Vous savez, Monsieur, mon histoire en elle-même est sans intérêt... J'ai, en plus, l'impression que vous la connaissez déjà !
- Certes, je la connais. Mais uniquement la face que les tribunaux ont bien voulu dévoiler et me faire savoir ! Allez-y, je suis tout ouïe.
- Mais pourquoi mon histoire vous intéresse-t-elle tant ?
- Je vous le dirai ensuite... Racontez plutôt ; Ne me faites pas attendre plus longtemps.
- Et bien... Par quoi voulez-vous que je commence ?
- Commencez donc depuis le jour de votre naissance !

- Et bien voilà. Je suis né en Gascogne, un six mai de 1884. Jusque là rien de très particulier. Si ce n'est que ma mère, en me mettant au monde, serait morte. Je ne l'ai donc jamais connue.
- Et elle vous manque ?
- Oui ! Terriblement... Quelques fois pourtant, il me semble que je la reverrai un jour... Un peu comme si en fait, elle m'avait abandonné pour me retrouver plus tard... Quand elle serait tirée d'affaire ; Qui sait ? Peut-être parce qu'elle m'aurait eu en dehors de son mariage, et que bannie de honte par son Père, elle m'aurait abandonné... Il devait être gendarme son père... Oui ça doit être ça. Il devait être gendarme ! Ceux-là, ils sont juste bons à vous cogner, et vous jeter en prison... Alors comment ils pourraient aimer leurs enfants et les garder ? Hein !
- Je ne sais pas Matelot. Je ne suis pas gendarme.
- Mais enfin, pourquoi m'appellez-vous 'matelot' ?
- N'êtes vous pas homme d'équipage ?
- Plutôt homme de bord !!! Assujetti de force !
- Oui, si vous y tenez... Je préfère matelot... Non ? – Alors contez-moi vos souvenirs Matelot !
- J'ai été recueilli par quelques familles, avant d'arriver chez Le Colonel du Bassin.
- Un colonel, dites-vous ?
- Oui ! C'est mon Grand-père... En fait, non, ce n'est pas vraiment mon Grand-père, mais c'est lui qui nous a adoptés, mon frère Gabriel et moi. Voila pourquoi, pour moi, c'est mon Grand-père ! Il nous a élevés, nous apprenant son savoir, nous envoyant dans de bonnes écoles... Il nous instruisait et nous disait : « Que vos cœurs tiennent fermes, gardez mes commandements... » ; Et voilà comment on le remercie. Mon frère était devenu un voyou à force de fréquenter de mauvaises compagnies, et moi un bagnard.
- Oui, belle reconnaissance de votre part, Matelot !

- Attendez, attendez ! La différence d'avec mon frère, c'est que ça lui pendait au nez. Il a passé sa vie à faire des coups tordus.
- Et vous, vous êtes ici, sur ce navire, à cause de votre tenue exemplaire, je suppose !
- C'est bon ! Avec votre air de tout savoir Monsieur l'Enseigne de vaisseau ; après tout, je ne vous ai rien demandé !
- Je sais que vous ne m'avez rien demandé, jeune homme, mais pensez-vous que tous les bagnards, en route pour Cayenne, ont tous droit au pont d'un navire marchand ?
- Non, bien sur... Et je ne comprends pas ce que je fais ici...
- Alors, à défaut de compréhension, vous pourriez avoir un peu plus de respect pour votre situation si dure à vivre, Matelot... C'est votre passé qui vous pèse. Pas le mien ! Vous vous croyez innocent ? Et bien vous vous trompez. Vous êtes au moins coupable d'avoir gaspillé votre jeunesse et aujourd'hui, ce n'est que justice si vous payez !
- Je crois entendre mon Grand-père.
- Alors c'était sûrement un homme de bon sens.
- Hum !
- Bien. Pour vous changer les idées Matelot, prenez ce seau et lavez le pont. Cela devrait vous calmer les nerfs. Je repasserai dans une heure... Et si vous êtes mieux luné, nous reprendrons cette discussion. Exécution Matelot.

Pierre comprit qu'il nourrissait un mauvais état d'esprit vis à vis de cet homme qui ne cherchait qu'à lui tendre la main. Bien entendu, il ne saurait dire pourquoi ce dernier le traitait avec tant d'égards, alors que son caractère endurci depuis les cinq dernières et longues années à fréquenter les prisons le rendait souvent acerbe. Toujours est-il qu'il y a, au moins, appris à obéir. Il se tait donc et se met à la tâche.

Depuis trois semaines qu'ils ont quitté la France, le Second observe le comportement de ce matelot peu commun. De la fenêtre de sa cabine, il constate combien la corvée ne le rebute pas, mais au contraire comme il

s'y applique avec courage. Bien sûr qu'il a étudié son dossier, et il sait que quelque chose ne va pas.

Tout porte à croire que cet homme de pont s'affaire avec volonté, comme pour atteindre un but... Mais quel but ? Et qui peut bien être cet officier qui semble à son tour garder dans son cœur un secret si puissant qu'il l'étouffe. Un Homme qui endure un mal le rongant depuis tant d'années ; qui ne dort plus, ne vit plus, et déambule sans but apparent sur les océans de la Terre ! Un Hermite qui parle peu, encore moins à quiconque, mais veut secrètement aider Pierre CAMELAS...

Certainement un humaniste, convaincu que personne ne puisse être foncièrement mauvais ou corrompu de façon irréversible, pour qu'il faille inéluctablement le jeter dans la fosse aux lions. Un être persuadé que donner une seconde chance à un désespéré sincère peut en faire un Homme de valeurs et de principes... La même personne qu'il semblerait être devenu lui-même, depuis la confiance que lui accorda son commandant quelques années auparavant ? Ou ne serait-ce plutôt qu'une façon de servir son prochain et Son Créateur qu'il adore en silence et craint révérencieusement.

Quand l'Enseigne de Vaisseau retrouve Pierre, il reste un moment attentif à lui. Ce dernier s'empare d'un certain galet blanc rond et poli qu'il garde secrètement dans sa poche pour les jours où le courage lui manque ; puis l'utilise pour immortaliser dans le bois vernis du bastingage sept robustes clous de charpentier qu'il a minutieusement pris soin de ramasser sur de vieilles planches vermoulues, dessinant ainsi une mystérieuse constellation d'étoiles.

- Vous semblez occupé à une tâche particulière, Matelot ?
- Oh ! Trois fois rien Monsieur...
- Je vois que le travail ne vous fait pas peur.
- Non Monsieur ! Vous savez, j'ai été habitué à ne pas rester les deux pieds dans le même sabot, à la maison.

- C'est bien, car il faut que vous sachiez que vous avez été rattaché à mon commandement autant de temps que je le souhaite.
- Comment cela, Monsieur ? Je suis en route pour le bague.
- En route effectivement... Mais à mon service aussi longtemps que le cœur m'en dit... Du moins pour les dix-neuf ans qui viennent... Mais je vous en parlerai plus tard... Bien. Asseyez-vous donc ici. Vous fumez, Matelot CAMALAS ?
- Jamais, Monsieur. Je n'en ressens pas le besoin.
- C'est bien. Mais un bon marin fume. Alors il faudra apprendre si vous voulez faire carrière dans la Flotte.
- Vous savez, Monsieur, mon avenir !!! Ce mot ne signifie plus grand-chose pour moi... Et ce que vous me dites à l'instant me perturbe encore plus.
- C'est ce que vous voulez vraiment dire ?
- Monsieur ! J'ai été condamné à dix-neuf ans de travaux forcés ? Ce sont les fers et le fouet qui m'attendent au bout des mers. Comment voulez-vous qu'il me reste encore un espoir ? On ne revient pas de l'Île du Diable...
- Ha ! Triste vie faite seulement de tristesses !
- Je viens d'avoir vingt huit ans Monsieur, et quand mon temps sera fini ! Si la vie ne m'a pas quitté d'ici là ! J'en aurais presque cinquante. Il ne me restera plus qu'à crever comme une bourrique !
- Parcours intéressant, en effet. Vous gagneriez un temps fou à vous jeter de suite par-dessus bord... Surtout, ne vous en privez pas. Il me semble que cela ne gênera apparemment personne, ni à bord, ni dans votre famille !
- Si seulement vous pouviez dire vrai !

Le Second ayant enfin percé la carapace de Pierre, réfléchit adroitement. Il se plonge dans de longues pensées personnelles. Exhale brièvement de petites bouffées de fumée blanche de sa gorge. Enfin, après un interminable silence, se tourne paisiblement vers le matelot, le

fixe dans les yeux et, le temps d'un sourire approbateur ou entendu, scrute l'étonnement de ce dernier.

- Vous pouvez répéter ce que vous venez de dire Matelot ?
- Pardon, Monsieur ! Je ne voulais pas vous manquer de respect...
- Répétez, s'il vous plaît, ce que vous venez de me dire.
- Hé bien... « Si seulement vous pouviez dire vrai ! »
- C'est bien ce qu'il m'avait semblé comprendre... Et me direz-vous maintenant la raison de cette réponse, Matelot CAMELAS ?

Pierre ne répond pas à cette dernière question. Une fois encore, sa pensée a été plus rapide que lui. Et il comprend le poids que pèse son existence ratée. Résonnent alors dans sa tête les rires heureux de sa douce Brigitte entrecoupés des 'pourquoi' et des 'comment' qui ont fait de sa vie ce qu'elle est. Lui, comme les autres, reste maître de son destin. A lui de l'assumer et de le modifier s'il en a tant soit peu le courage.

- Faites votre travail convenablement jusqu'à Cayenne, et nous aviserons, Matelot. Il reste encore une semaine de traversée. Cette nuit nous allons jeter des lignes en mer afin de pêcher un peu pour varier le menu. Suivez-moi dans ma cabine, il faut que je vous explique quel sera votre travail, ensuite vous irez prendre votre quart.

La nuit venue, une partie des hommes d'équipage est sur le pont. Tout est prêt pour cette pêche qui devrait améliorer l'ordinaire. Il faut dire qu'avec le coup de tabac de la nuit dernière, l'eau de mer est passée par une écoutille ouverte de la réserve, avariant, par la même, une part de la nourriture fraîche. Il ne reste plus que le salé, et l'eau douce qui commence à sentir le bois de barrique ; même si l'on essaie d'en couvrir le goût en se rinçant le gosier à l'alcoolat de patates préparé par le commis cuistot chaque fois qu'il est à terre.

Pierre, pour la première fois de la traversée, est autorisé à barrer, par vent arrière. Pour que le navire ne tire par de travers sur les traînes, le second a pris soin d'entraver la barre à roue à l'aide de deux bouts à peine tendus, mais fermement arrimés à deux cabillots de chaque côté du pont. Cela devrait permettre de corriger, au coup par coup, les petits écarts de route, tout en préservant d'un empannage non paré. Il faut dire qu'étant donné l'expérience de marin de Pierre, il risque fort d'être inutile dans l'art de la pêche, et qu'au moindre mal, il devrait, espérons le, réussir à maintenir un cap. Le Second reste à ses côtés au cas où... Ce soir, le Commandant a décidé de se détendre et de participer à la pêche.

- Naviguez au 110, Matelot CAMELAS !
- Je voudrais bien Monsieur, mais le tangage me dévie constamment de la route...
- Tiens donc ! Je n'avais pas remarqué !
- Hem !
- Vous voyez le compas... Alors au 110 ! - Entre 100 et 115... Reçu ?
- Bien Monsieur.
- Qu'est-ce que ce sera quand vous aurez aussi à contrôler l'allure et le vent !

Ce dernier se met à forcer quelque peu, rendant les manœuvres plus délicates, mais la pêche s'en porte bien. Les premiers résultats ne se font pas attendre. Déjà deux bonites sont hissées sur le pont. Des cris se font entendre dans la pénombre.

- Du mou les gars, donnez du mou... J'en tiens un gros !
- Tiens bon 'Trois Pattes', on arrive.
- J'ai croché un voilier... Du mou, 'non de dieu' ! Jetez tout ce que vous avez...
- Faites attention à vos pieds. C'est en donnant du mou que Trois-Pattes a perdu sa jambe Moussaillons !
- Au lieu de raconter des âneries, préparez-vous plutôt à souquer les gars. Il va falloir des bras ce soir !

Le Quartier-maître Trois-Pattes organise la remontée du magnifique espadon qui vendra cher sa peau. On le voit à multiples reprises sauter hors de l'eau et tirer sauvagement sur l'élingue qui le rapproche immanquablement de la coque. Le spectacle est grandiose, et c'est plaisir de voir les brillantes éclaboussures de l'animal infatigable se refléter dans le trait de lune sur cette mer agitée. Même Pierre reste saisi du spectacle envoûtant...

- Barre au 110, Matelot !
- Bien, bien ! Au 110... Avec la houle qui se lève, facile à dire.
- Je vois que vous êtes toujours aussi bavard Matelot. Alors comme nous en avons pour une partie de la nuit, voulez-vous que nous poursuivions la discussion de ce tantôt ?
- Vous savez Monsieur, je voulais m'excuser pour cet après-midi... Je trouve étrange que vous vous intéressiez tant à moi !
- Vous disiez que votre Grand-père vous a recueilli...
- En effet. Quand je suis arrivé chez nous, à l'âge de cinq ans, il y avait un autre garçon, plus âgé et plus fort que moi. Nous avons grandi tous les deux en toute quiétude.
- Une vie agréable, sans aléas et à l'abri du besoin... On se croirait dans 'Second Fatherland' de Verne ! N'est-ce pas ?
- Comment ?
- Continuez, continuez, je vous en prie !
- Ma Grand-mère est morte d'une maladie que les médecins ne connaissent pas, et n'ont donc pas su guérir. J'avais alors quatorze ans !
- Au 110, Matelot ! Concentrez-vous un peu s'il vous plaît !
- Oui, Monsieur... Puis Grand-père nous a mis dans la meilleure école de curés qu'il soit à Bordeaux. Nous y étions pensionnaires, et c'est là que les choses ont commencé à mal tourner !
- Tiens donc ? Voilà qui est étonnant !
- A Bordeaux, mon frère s'est acoquiné de ce bon à rien de Nounours. Un garçon de bonne famille, mais un bon à rien. Il ne pensait qu'aux filles de joie, à l'alcool et aux mauvais coups. Un jour je me rappelle, nous étions invités, en famille, aux

noces de sa sœur aînée, dans le Médoc. Il était allé cacher des bouteilles de vin dans un trou, et pour ne pas qu'on les trouve, il les avait enterrées sous un cadavre de Chat. Et bien, pendant la cérémonie, il est allé les déterrer pour les boire !

- En effet, c'est d'un goût.
- Pensez un peu, en plus d'être saoul, il puait la charogne. Le pire c'est qu'il avait réussi à entraîner Gabriel dans son délire.
- Gabriel ? Votre frère ?
- Oui, c'est cela.
- Et qu'est-ce qu'il est devenu votre frère ?
- Il est mort. Mais vous savez cela ?
- Non. Je ne savais pas ; Comme je vous le disais, tout n'est pas consigné dans votre rapport, Matelot... Le cap... 110... Et comment est-ce arrivé pour votre frère ?
- En fait, à force de traîner avec ce Nounours et sa bande, il a fini par se mettre dans un mauvais coup, un guêpier pas possible ! Un casse. Ils ont dévalisé une caisse de dépôts et on vidé le coffre du directeur : L'argent, les valeurs en papiers et quelques bijoux... Dont un bracelet ! Enfin, comme toute la bande était menacée, ils ont réussi à l'attraper et lui faire payer. Un jour, la gendarmerie a retrouvé son corps à côté du bracelet.
- Oui, je comprends. Mais vous ? Qu'est-ce qui vous a amené sur ce bateau ?
- Moi ? La Peur !
- La peur ? Comment donc la peur ? Vous seriez un trouillard ?
- En quelque sorte, oui, Monsieur l'Officier !

Pierre se met alors pour la première fois à confier à cet étranger, tous les méfaits qui l'ont conduit jusqu'ici. Il n'oublie aucun détail. Aussi étonnant que cela puisse être, il est même plus éloquent que pendant son procès. Il lui apprendra ainsi l'histoire de la jeune Nathalie sur la Dune du Pyla ; Les différents périples de son frère ; Sa carrière de chercheur abandonnée en cours de route et surtout la si belle Brigitte ! L'Amour de sa vie qu'il a perdu par manque de franchise...

L'Enseigne sait maintenant de quoi Pierre a eu peur... Il eut peur d'affronter sa destinée !

- La vie réserve quelques fois bien des surprises, Matelot !
- Oui ! Si Jeunesse savait, si Vieillesse pouvait !
- Mais Vieillesse peut, Matelot CAMELAS, c'est une question de volonté ! Mais commencez par tenir votre cap !
- Au 110 ! Je sais, Monsieur.
- Prenez cette amarre, et nouez-la autour de votre ceinture, Matelot. Le vent tourne et la mer s'agite ce soir. Je crois que pour votre première barre, vous allez être servi. Vivement qu'ils remontent cette bête à bord, parce que ça va chauffer...

A peine l'officier finit-il sa phase qu'une déflagration de pistolet déchire la nuit. Debout, sur le bastingage, un bras enroulé aux haubans, le Capitaine qui sent, lui aussi, le temps se durcir, vient d'abattre l'espadaon juste à son passage près du navire.

- Remontez-le, et amarrez-le au plat-bord extérieur. Ensuite, chacun à son poste.
- Faites attention aux hameçons, les gars. Cuistot, attrape une gaffe et croche-le. Allez les gars, hissez-le... Vous avez entendu le Commandant, tous ceux qui n'ont rien à faire ici, à vos postes... Et allez me réveiller ceux qui dorment.
- Matelot CAMELAS ! Tenez bien la barre, dès qu'ils auront enchaîné ce poisson, on va changer de cap et affaler. Quand je vous le dirai, larguez les deux bouts et mettez la barre à bâbord toute.
- Reçu monsieur. Les deux bouts et la barre à bâbord toute.

Le Second prend alors le porte-voix, regarde en direction du Capitaine, venu prendre place sur le carré de commandes. Les deux officiers se concertent un instant du regard pendant que les hommes d'équipage finissent les derniers préparatifs de la manœuvre.

Le vent est fort et la mer s'est creusée. Les vagues maintenant plus rageuses, viennent heurter le navire de plein fouet, lui infligeant un

tangage plus prononcé. Mais le fleuron encaisse courageusement l'assaut et se défend vaillamment sur les flots. Dans cette atmosphère chaotique où secousses et claquements de voiles sont rois, le pont affiche contradictoirement une tranquillité olympienne. Il faut dire que ce n'est pas la première fois que le Commandant orchestre des manœuvres dans de telles conditions. Il fait tout à coup signe au Second, qui envoie un : « Attention aux manœuvres. Parés à remonter au vent ? »

Le Commandant prend la suite des opérations en main. Il donne les ordres. Pierre court d'un bord à l'autre larguer les deux amarres. La barre se met à tourner d'elle-même, et le Second la bloque de main de maître, jetant un regard sévère sur le jeune pilote en retard. Le Commandant donne maintenant un nouveau signal au Second qui assigne des ordres brefs, précis et successifs aux hommes d'équipage.

La barre se remet à tourner, mais cette fois aidée des élans de l'Enseigne de vaisseau. Et c'est avec grâce et beauté que le lourd bâtiment s'ébranle, craque et gémit. Puis dans une magnifique symbiose d'avec les vagues et le vent, les voiles tantôt flétrissent, tantôt se gonflent. Les mats, tour à tour se cintrent et bandent les haubans. Les galhaubans cinglent et claquent tels des fouets. Les hommes, sur les ponts, semblent courir dans tous les sens, mais c'est un admirable ballet qui se danse, où chaque pas est calculé, où chaque geste est mesuré. La proue semble fendre la mer et lui renvoyer ses bravades. Quelques fois elle s'enfonce si profondément dans l'élément qu'on la croit perdue, mais plus courageuse à chaque coup, elle s'élève et bondit par-dessus la vague suivante, gagnant quelques degrés de l'étrave.

La manœuvre s'affine. Les hommes montés aux mats sont déjà affairés à prendre des ris pour réduire la toile. Comme le vent force encore, le Capitaine qui part se reposer, ordonne de ne naviguer qu'avec les grand-voiles. Ce sera plus prudent pour la nuit.

Tout est enfin rentré dans l'ordre. Le bateau file tranquillement ses douze nœuds par bon vent. Rien ne menace particulièrement. En contre

bas, une partie de l'équipage s'affaire dans l'odorant miasme d'eau et de sang, à découper les fruits de la pêche, jetant à la flotte entrailles et têtes nauséabondes de poissons... Malgré le vent, le ciel est enfin dégagé et l'on peut profiter des étoiles brillantes.

- Vous ne vous en êtes pas mal sorti, Matelot CAMELAS, pour votre première barre !
- Merci, Monsieur, mais j'ai un peu cafouillé au 'larguez les amarres' ! Heureusement que vous étiez là pour le coup de main !
- Vous ferez mieux la prochaine fois...Mais qu'est-ce que vous avez ?
- Pendant la manœuvre, je me suis heurté, plutôt fort, sur le bastingage et je me suis arraché un morceau de peau sur le bras.
- Faites voir cela... Hé bien ! Quand vous vous faites mal, vous n'y allez pas de main morte. Vous avez une entaille de la moitié d'un empan. Il faut coudre ça tout de suite. Détachez-vous et descendez à ma cabine. Laissez-moi le temps de vous faire remplacer, et j'arrive !

Découvrant un peu plus l'avant bras du jeune homme, pour lui fermer temporairement la blessure avec un morceau d'étoffe, le Second remarque une tache ronde, noire et fripée ; à peine plus grosse qu'un sou, placée juste au creux du coude de Pierre. Malgré son imposante stature, l'émotion lui coupe la parole et brouille ses pensées. Un instant, il le regarde dans les yeux, retient son souffle. La vie de l'officier semble s'ébranler et basculer. Il est tellement ému que le jeune homme ne comprenne rien à la situation.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le Second jette un coup d'œil circulaire sur tout le navire, puis regarde une dernière fois Pierre dans les yeux. Personne sur le pont ne pourra assister à la suite de la scène. L'Enseigne de vaisseau profite de l'instant pour asséner un violent coup de point dans l'estomac du jeune homme, puis un autre ; Et jette son corps par-dessus bord !

- Un homme à la mer ! Un homme à la mer !

Son hurlement fait accourir le Quartier-maître et un des matelots affairé à la découpe. Arrivés au carré de commandes, et malgré le jour qui ne se lève pas, ils aperçoivent l'Officier penché par-dessus le bastingage, montrant l'endroit d'où Pierre vient de 'tomber' à l'eau.

- Que se passe-t-il Monsieur ?
- CAMELAS vient de tomber à la mer. Il s'était blessé au bras pendant les manœuvres et s'est penché par-dessus la rambarde pour vomir. Là, il a basculé... J'étais là, je tenais la barre... Mais je n'ai pas eu le temps de l'attraper.
- Il a eu de la chance, Monsieur... Regardez, il se balance au bout de sa ligne de vie juste au niveau de votre cabine, Monsieur ! On l'aperçoit juste à peine, à cause de la nuit, mais il est là. Il a du s'assommer en tombant, il est inconscient, mais il est vivant !
- Matelot ! Prenez la barre et gardez le cap... Au 205 Matelot. Naviguez au 205.
- Bien Monsieur.
- Quartier-maître, je descends à ma cabine pour l'attraper par la fenêtre. Dès que je vous fais signe, vous coupez l'amarre et vous courez me rejoindre pour le hisser. J'aurai la force de le retenir, mais pas de le ramener... Surtout, ne traînez pas en route !
- Bien Monsieur, à vos ordres...

Le Second court dans sa cabine, ouvre sa fenêtre à petits carreaux. Un moment passe. Puis il lance au marin l'ordre que celui-ci attend au pont supérieur pour couper net le cordage qui défile dans les mains du Second. Lové autour d'une solide accroche de la fenêtre, le cordage se tend alors violemment, entraîné par le poids du corps inerte. Un matelot alerté par le vacarme est entré dans la cabine du Second et s'empresse de lui prêter main forte pour hisser la charge, mais le cordage qui retient Pierre CAMELAS au bateau est trop long. A son extrémité, c'est un corps qui tantôt rebondit sauvagement de plusieurs coudées à la surface, tantôt disparaît de longues secondes sous l'eau...

Le Quartier-maître entre enfin à son tour dans la cabine du Second, suivit du Capitaine qu'il vient d'alerter au passage. A tous les quatre, ils vont se battre plus d'un quart d'heure pour essayer, mais en vain, d'extirper ce qui n'est plus qu'un trépas, de l'océan...

Finalement à bout de forces, les hommes abandonnent toute tentative !

- Il n'y a plus à rien à faire, Monsieur. On a fait ce qu'on a pu. Mais depuis le temps qu'il est à la baille, il est forcément noyé !
- Taisez-vous Quartier-maître et aidez-moi encore.
- Couper cette amarre Lieutenant !
- Commandant ? Il y a un homme au bout !
- Un bagnard Lieutenant ! Qui plus est, sûrement mort maintenant. Coupez cette amarre. C'est un ordre.

Avant que le Second ne réagisse et ne puisse faire quoi que se soit, le Quartier-maître Trois-Pattes, pour la seconde fois, sectionne, net, l'amarre à l'aide de son coutelas. Aussi désarmés les uns que les autres, tous regardent disparaître dans l'ancre de la mer les restes d'un 'corps-mort'. Le Second décomposé, dénoue sans mots dire le reste du cordage pendu à sa fenêtre et le jette rageusement d'un geste de dégoût dans les flots assassins, jurant son répertoire de grossièretés.

- Vous n'y êtes pour rien, Monsieur. Vous avez fait plus que le nécessaire !
- Je sais Quartier-maître ! Mais tout de même, c'était un homme !
- Il n'y a plus rien à faire ni même à regretter messieurs ! Demain matin, première heure, vous et le Quartier maître, dans ma cabine, pour le rapport.
- Oui Commandant !
- A vos ordres Monsieur...

Retour des Colonies !

Celui-ci, cadet, les yeux brun-noisette qui éclairent un visage agréable et arrondi ; un nez à la Grecque, le front large et dégagé que des cheveux noirs, courts et fins coiffent juste plus que timidement ; le tout affublé d'un feutre léger, mais sale... Les vingt-deux ans de ce grand jeune homme s'affichent avec enthousiasme. On peut difficilement prétendre que ses vêtements étaient de la plus haute noblesse ! Mais serait-ce son allure fringante, sa fraîcheur assurée ou sa façon de s'asseoir ? Toujours est-il qu'il est quelque chose en lui, qui dévoile son caractère mûri aux rudesses de la vie. Sous cette armure qui semble le tenir à distance des écueils, apparaissent mélangés, comme pour un élixir savamment préparé, un sourire large et généreux, une sérénité du regard et une voix calme et grave qui enchante. Il s'exprime ! Et ce ne sont qu'expressions simples et sereines qui naissent de ses lèvres fines et puissantes dont même les oiseaux discernent la mélodie.

Nanti de la sorte sur la Grand-route sableuse de la Dune, on reconnaît là, notre Pierre. Il est accompagné de son frère. Ils ont prévu de passer

une soirée de détente telle qu'il y a longtemps que cela ne leur est arrivé. Il faut dire qu'ils ne se sont pas vus depuis plus de trois ans. L'après-midi touche à sa fin et chacun, perché tel cocher, profite encore quelques secondes, à sa façon, des dernières et rares chaleurs que la saison prend le temps de distiller.

Celui-là, aîné, est doté d'un regard malicieusement intrépide. Son nez retroussé pointe hardiment au travers d'une tignasse rustre et copieusement sauvage qui cache à peine un visage naturellement barbare et sèchement vieilli avant terme. Plus âgé de ses quatre ans, il placarde l'insouciance dans une tenue insolite et provocante. Ce n'est qu'à l'ombre de son panache déchu, de sa jouvence sapée, et plus encore de sa masse affalée, comme s'il fallait qu'il tombe, qu'il révèle sa personnalité cuite au laxisme de son existence. De cette cuirasse qui semble bien, quant à elle, le tenir à distance des bonnes gens, se dégagent, comme subtilement enfouis et prêts à surgir, des venins de serpents. C'est de la pitié qui émane de ce personnage écroulé à son passé ! Les rires lui manquent. Il cache ses absences de rêves. Il s'exprime à son tour, mais ce ne sont que termes fades et inertes qui surgissent de son clapet auxquels les chiens mêmes ne prêtent oreilles. Habitué des lieux, Gabriel, de retour dans sa terre natale, a repris contact, à l'insu de son frère, avec ses mauvaises compagnies de jeunesse. Dans les poches de son bas, se trouvent cachés, l'amphore de cervoise et une bouteille de 'gnôle' volés au distillateur de Biganos, mais surtout, rapportée en fraude des Mascareignes, les colonies où il vient de finir son temps militaire, une certaine quantité de ce 'Zamal' ; l'herbe à fumer, qu'il enfouit dans une petite boîte métallique, avec un peu de tabac finement haché.

- Là-bas non plus ils n'ont pas réussi à te calmer. Tu n'auras donc jamais rien dans la tête ? A part tous ces cheveux... Ils ne te les ont pas coupés ? Même après trois ans de service, tu ne tires aucune leçon de la vie d'avant ?
- Oh ! Tu sais, tout ça, c'est derrière... Faut plus y penser. Que je suis un homme nouveau maintenant... J'ai fais mon temps !

Regarde un peu ! « R'gard sa, mon ga » ; j'ai encore l'air d'un « Canyar¹ » ?

Pendant un instant, Pierre, dodeliné dans la carriole tirée au pas régulier de Doucette, l'alezane de la Palu, préfère ne rien répondre. Il connaît bien celui qui lui parle, et comprend que les choses ne semblent pas vraiment différentes d'avant. Mais il est là, cet homme qu'il n'a pas vu depuis trente-huit mois. Celui qu'il aime malgré tout. Celui avec lequel il a fait les premiers de ses quatre cents coups. Celui qui a pris, quelques fois à sa place, les volées de bois vert. Celui qui se fit mordre par ce terrible chien, lors de leur dernière contrebande de pêche aux étangs. Celui qui... Ah, si seulement, il n'y avait jamais eu cet accident qui le trépana, au point de ne devenir que médiocre !

Pierre regarde alors vers Gabriel, lui sourit et secoue désespérément la tête, comme pour abandonner toute tentative et toute rancune.

- Alors Gabriel, tu me racontes tes vacances au soleil ? C'était comment l'Ile Bourbon ?
- C'est quoi qui t'intéresse sur les îles ? Les filles, les plages ou les bars ? Que d'abord, toi, t'aime que tes bouquins ! Et puis, je suis sûr que tu la connais mieux que moi cette île. Que t'as dû tout lire dessus. T'as dû la rêver sous toutes ses coutures... Moi, tu sais, à part les bars et les filles... Houai ! C'tait chouette ! Vraiment... C'tait la belle vie au moins !
- Ne te trouve pas parmi les buveurs de vin, car les ivrognes s'effondreront dans la pauvreté, et la somnolence te fera porter des haillons frerot ! Pour qui le malheur ? Pour qui les disputes et les blessures sans raison ? Pour ceux qui scrutent le vin mélangé.
- Toi non plus, que t'as pas changé « cré nom d'un chien » !
- Tu ne vas pas me faire croire que tu n'as rien fait d'attrayant. Tu as bien visité des coins ? - Je ne sais pas : Le Souffleur - La grotte des Premiers Français – Mafate – Cilaos - Le Trou de Fer. Allez, raconte un peu !

- Tu vois, j'savais bien que tu la connais « ce t'île là » ! Que j'sais très bien que tu rêves d'y partir toi aussi... Un mois de navigation, trois ans d'exil et un mois pour revenir... T'as qu'à faire comme moi... Attends ton tour. Des nèfles, frérot, j'te raconterai rien !
- Allez ! Ne me fait pas marcher. Dis-moi tout... La Compagnie Française des Indes n'affrète pas de navires marchands au bout de la terre, sans raison... Juste pour promener les militaires.
- J'm'ai reposé ! Voilà tout... Que j'ai rien foutu j'te dis... J'tais en vacances ; Aux frais de la Princesse ! Nourri, logé, blanchi par les 'Bidaous'... Que c'est pas l'pied ça, « mu nwar¹ » ?
- Mon quoi ???
- Mon gars, si tu veux.

Sur ce, nos deux lascars font halte au bord d'un chemin noir de sable et de terre. S'enfonçant au calme et au repos de la forêt ; le long de la vieille voie ferrée désaffectée. Appuyés à de vieux wagons à bestiaux restés là, ils continuent leurs échanges pendant que se repose l'animal fatigué. Muni de son couteau de poche, Pierre arrache du vieux bois vermoulu par le temps, sept gros clous carrés, rouillés et usés de fatigue.

Il ramasse par terre, puis essuie du revers de son pantalon, une petite pierre blanche, ronde et polie, suffisamment lourde pour tenir dans sa main et l'utiliser tel l'habile marteau du cordonnier. Après les avoir redressés avec une certaine passion, et comme s'il était en train de conjurer un sort, il introduit ses sept pointes, mais cette fois, de façon chirurgicale... Il les aligne et les fige ainsi : trois sœurs jumelles serrées à la queue leu-leu et leurs gardiens aux quatre pôles. Sept chances disposées dans une configuration chère à son cœur. L'ouvrage terminé, Pierre le frotte soigneusement d'un revers de manche, un peu comme pour le faire briller ; surtout pour le pétrifier à jamais sur le bois terne et résolu à finir ici.

- C'est quoi ce truc là, Frérot ?
- La constellation d'Orion, Gabriel !

- Ha !
- Elle me porte chance, tu vois... Enfin je crois !
- Ha ! Et pourquoi sept clous ?
- Orion est composée de multitude d'étoiles, mais seule les sept principales sont visibles à l'œil nu... Comme pour la Grande Ourse !
- Ha ouais ! C'est vachement intéressant.
- Sept est le chiffre qui symbolise ce qui est parfait. Tout ce qui est au nombre de sept est complet... Tu comprends ?
- Ouais ! T'as sûrement vrai là !
- Oui. Enfin, comment t'expliquer. Les plus grandes choses sur terre ou dans le ciel sont souvent représentées par le chiffre sept pour montrer leur plénitude !
- Ha !
- Tu n'as donc jamais entendu parler des : Sept électeurs de la bulle d'or ; Des sept vengeances de Caïn, des sept fils de Job, des 'sept ans' l'Age des sages...
- Ben... Non !
- Des sept chiffres romains ; Des sept tours du Colysée ; Des sept étages de la tour de Pise...
- J's'ais pas ! P't'être.
- Ne me dis pas que tu ne connais pas les sept notes de la gamme ; Les sept odeurs primaires ; Les sept muscles de l'œil... Je ne sais pas moi ! Les sept catégories de pronom, les sept systèmes de cristallisation des gemmes...
- Non, non... Je ne comprends rien de ce que tu me dis !
- Gabriel ! Tu te fiches de moi... Les sept points sur les faces opposées des dés ?
- Oh et puis je m'en moque moi de tes sciences savantes... Alors !
- Gab ! Tu connais la nature, les oiseaux, les animaux, mieux que moi, c'est toi-même qui me les a appris, et...
- Ça ! Oui, pour sûr !
- Tu sais tout de même que la buse pattue pond sept œufs, que les mammifères ont sept vertèbres cervicales, que les cloportes

ont sept paires de pattes, et que certaines coccinelles ont sept points noirs sur leurs carapaces, non ?

- Sûr, frèreot... Que j'suis pas débile à c'point...
- Oui, en effet ! Vraiment je me sens un peu rassuré !

Il faut dire que Gabriel a du mal à gérer la carence intellectuelle de son frère, et que ce dernier lui rend volontiers le déplaisir, tant il aime à le faire sortir de ses gonds. Chacun sait combien ceux qui ne savent briller meublent leurs lacunes d'arrogances et de voix ! Dès lors, insister lourdement sur son ignorance est pour Gabriel une façon d'accuser son cadet d'en savoir trop. Et comme à ses paroles inutiles de sarcasme, il aime à produire du fruit ; c'est d'un plaisir sadique que de derrière son frère, il décoche d'un geste violent mais précis, un jet de poignard qui viendra hargneusement se planter dans l'ouvrage de Pierre, arrachant un des sept clous des planches de bois...

- Tu vois, frèreot ! Moi, mon chiffre à moi, c'est le Un... « Tout en un seul coup ! »

Pierre, surpris pour le moins, autant qu'inquiet passe une main fébrile dans les cheveux de son frère, puis la repousse gentiment comme pour lui dire qu'il devrait quand même grandir un peu. Avec une certaine assurance, il affirme alors :

- Décidément, tu ne changeras jamais... dis-moi, tu n'as pas eu d'ennuis au moins là-bas ? Tu n'as pas fait l'andouille comme ici avant de partir !
- Tu veux rire ! Que j'tais sage comme une image ! Même qu'ils voulaient me citer à l'ordre du mérite...
- C'est ça, oui ! Te rappeler à l'ordre, tu veux dire ? Enfin, fait quand même attention à toi. Tu sais, il y a une nouvelle gendarmerie à Facture et ils ont toujours ton dossier ici ; Il paraît aussi que son chef, un lieutenant, est un coriace de première. On dit qu'il arrive tout droit de Marseille et que l'état major de Bordeaux lui a donné un an pour débarrasser le Bassin de sa racaille.

- Oh ! T'sais, c'est tous les mêmes ces 'rampouilles'. Ils viennent dans les campagnes que pour faire du zèle et que pour gagner des galons !
- Tu as peut-être bien raison ! Mais toujours est-il qu'il est déjà passé à la maison plusieurs fois pour voir Grand-père, et qu'il pose trop de questions. Je n'aime pas du tout la tournure que prennent les conversations avec lui.
- Te tracasse pas Pierrot ! De toute façon ça craint pas, j'suis rangé ! J'ai changé que j'te dis.
- Tu revois 'Nounours' quelques fois cet an ci ?
- Nounours ? Le gros débile de Mios ! Tu rigoles... Qui m'doit un paquet de fric 'sui-là', est que si j'le croise, vaut mieux qu'il attrape à courir !
- Justement. Grand-père et le Lieutenant ont parlé d'argent... D'un casse à Arcachon... De règlement de comptes à propos d'une fille... Tu sais quelque chose de ce style, toi ?
- Non ! Rien du tout. Et puis que c'est pas mes oignons, d'abord...
- Bien sûr, le contraire m'aurait étonné ; Enfin toujours est-il que si tu entends parler de Nounours, tu as plutôt intérêt à désert sa zone. Ce commandant de gendarmerie a dit à Grand-père qu'il allait bientôt l'attraper, et qu'il lui ferait cracher tout ce qu'il sait ; Y compris le nom de ses complices pour le casse... Alors si tu vois ce que je veux dire. Reste à part de toutes ces histoires si tu peux, et oublie ce Nounours et sa bande !
- Ok ! Reçu cinq sur cinq frérot. Mais puis-c'que j'te dis que c'est pas mes oignons. Que tu m'crois au moins ?

Poussant un soupir pour clore une discussion qu'il sait dans le vide, bien que désireux de faire changer un peu le débat, Pierre choisit de se taire. Gabriel sort alors de sa musette, une petite boîte à tabac, et se confectionne une 'Œuvre pointue', et démesurément longue. Enflammant royalement son monument, il inspire profondément les volutes bleues et laisse tomber son crâne en arrière avec bien être. L'odeur qui inonde alentour éveille Pierre qui lui demande :

- Qu'est-ce que c'est encore cette saleté que tu fumes ? Où as-tu trouvé ça ? Tu ne vois pas que tu vas encore nous attirer des soucis ! Balance-moi ça tout de suite !
- Allez, Pierrot, « Arèt in kou ek sa. Less alé bonpé lo vi... » Que faudra bien que tu t'y mettes, un jour toi aussi. T'es pas branché frerot, tout l'monde fume aujourd'hui...

Accompagnant les mots d'un franc coup de son chapeau sur l'épaule de son frère, Gabriel manque à peine de tomber de la carriole.

- Tu m'agasses, Gabriel. Et puis tu sais bien que Grand-père nous tuerait s'il te surprenait. Fiches moi ça par-dessus bord.
- Que tu peux pas nous lâcher avec le Vieux ; Tu veux bien ? Il est pas là ! Alors qu'est-ce qu'il en saura ? Et puis, il nous pompe l'air à la fin... 'Fait pas ci, fait pas ça !'... 'Et patati, et patata !'... Que t'en as pas assez d'l'entendre pleurnicher tout l'temps... Il ronfle comme une machine à vapeur... Qui va aux toilettes toutes les cinq minutes et qui peut même pas...
- La ferme, Gab ! Ne parles pas comme ça de Grand-père, Ok ? On lui doit tout. S'il n'avait pas été là pour nous garder quand on était mioche tous les deux, on nous aurait laissés à la mission ; Là où ils abandonnent les enfants pour en faire des larbins...
- C'est pas vrai ! Que tu sais bien que t'as pas plus de père ou de mère qu'moi ! On est rien qu'des bâtards, tous les deux... Hé ! Rêve pas « Monsieur : J'sais tout » Tu finiras domestique, homme à tout faire... Toi, comme les autres. On plante pas un arbre sans racines dans un verger ! Et maintenant on s'retrouve avec ce Vieux qui pu...
- Arrête ! Si tu continues, je te laisse là, sur le bas côté, et je rentre seul à la maison. J'en ai par-dessus la tête d'écouter tous les jours les mêmes méchancetés qui sortent de ta bouche. Accepte un peu la réalité, une bonne fois pour toute, et devient un homme ! Tu t'es vu, un peu, avec ton allure de camé ?
- Ok, Ok. T'énervé pas à la fin... Qu'on se calme d'abord ! Va pas nous casser l'ambiance... Hé ! Frerot, vise plutôt ! Je

m'suis fait tatouer une ancre sur le bras. Que t'as qu'à croire que c'est original mon machin !

Ayant repris leur route, notre petit groupe atteint, en fin d'après midi, la Dune. Ils décident alors de grimper le « Petit tas de sable » de son enfance et là, merveille de taille, à perte de vue le Grand Bleu à la couleur d'encre. Un peu plus tard encore, la gigantesque étendue d'eau poétise avec les premières lueurs de la nuit. De ce côté-ci, les Passes, grandes ouvertes sur l'infini, semblent inlassablement porter et rapporter l'eau au Bassin d'Arcachon. De ce côté-là, au fond de l'épais tapis vert sombre, boucanant de nombreuses scieries et usines, dans leurs panaches blanchâtres et nauséabonds, droites comme des insultes dans ce décor si tranquille d'aquitaine. Ainsi passe le temps de cette journée. Les cigarettes grillent et brûlent les visages de nos deux semblables. Le vent hivernal de cette soirée de février 1906 frise la peau et émousse les sens... A moins que ce ne soit l'alcool qui, déjà trotte dans les têtes.

La nuit est enfin tombée et le froid saisissant, obligeant Gabriel à se mettre en quête d'aiguilles de pins et de quelques branches mortes afin d'allumer un feu. Une lampée d'eau de vie suffira à la besogne. Et les heures s'égrainent encore et encore. Ils se racontent tour à tour leurs aventures réciproques. Se rappellent les belles périodes qui ont tout de même réussies à les maintenir frères. Comme dis le Grand-père : « Il y a peut-être de sales quarts d'heures dans une vie, mais il y a aussi de sacrés bons moments ! ».

Dans la lueur rougeâtre du feu, ne se voient plus que deux silhouettes qui semblent rire et vivre agréablement de l'instant présent. A chaque coup de pied dans le foyer, une nuée de lucioles tant brillantes qu'éphémères, s'échappe et monte aux nues. Quelques fois, le reflet de la lune à la surface de la mer semble raconter une nouvelle partie de cache-cache.

Les visages aussi embrumés que ceux de nos joyeux drilles, deux jeunes filles émergent tout à coup des sables. Faisant face, aussi surprises qu'apeurées, elles sourient aux flemmes rougeoyantes qui vacillent et se reflètent dans leurs yeux. Elles se regardent, émues d'angoisse, s'interrogent sans dire mot. Elles n'en n'ont pas besoin. Balayant furtivement l'horizon aveugle de la nuit, sans signe particulier de leur part, médusées, elles ont compris que la rencontre n'est pas faite pour que cette soirée reste de bon goût.

La plus jeune, à l'allure d'une fée des ombres, tel un félin surpris par le chasseur, bondit de son corps frêle et agile, puis s'échappe à toutes jambes. De justesse, elle esquive le grand Gabriel qui face à une telle apparition, n'a juste eu que le temps de se lever en titubant. Sans demander son reste, elle dévale la pente abrupte de la Dune, au nez hébété de l'ivrogne dessaisi. Dès lors, dans la nuit, ne retentit que son sinistre appel vers celle dont des rires velléitaires barrent la route pour l'empêcher de fuir. Nathalie, la seconde, s'attend maintenant au pire face à son agresseur.

- Hé ! P'tit frère... Que t'as vu la belle... Regarde un peu ça... Si c'est pas joli tout plein... J'me l'arrangerais bien la petite, moi... Pas toi Pierrot ?
- Arrête, tu nous ennuies pas avec tes idées débiles. On est venu pour s'amuser, pas pour faire encore un de tes coups à la noix. Laisse-la partir tranquille. Tu ne vois pas que tu lui fais peur avec ta tronche d'ahuri !
- Laisse-moi faire... Que j'te dis qu'elle attend qu'moi... Sinon... Qu'est-ce qu'tu crois qu'elles s'raient venues faire toutes les deux... Ici ? ... Si ça s'trouve... Les deux filles marchent ensemble... Voilà... Qu'avec un peu de chance... On aurait pu avoir les deux... Houai !

Pierre reconnaît là le ton démoniaque de son frère quand il a franchi le cap où il ne sait plus raisonner. Se levant avec courage, il décide de s'interposer entre Gabriel et la jeune femme.

- Ça suffit ! Tu arrêtes tout de suite. Tu vas te calmer, et laisser la demoiselle s'en aller. Tu penses à autre chose, et on va finir notre soirée tranquille. Ok ? Tu ne veux pas nous attirer des histoires, comme dans le passé. Ok ?

Ayant bien du mal à contenir les ardeurs de son frère. Il tente alors de le prendre par les épaules, afin de gagner un peu de temps, tout en s'adressant à la jeune femme saisie de peur par la situation.

- Profitez-en Demoiselle ! Fichez le camp ! Dépêchez-vous... Tu nous as toujours créé des problèmes avec tes idées de dingue, Gab ! Regarde-moi dans les yeux Gabriel... Gabriel, tu m'écoutes et tu respirez à fond. Ok ? Tu lui fiches la paix, maintenant. On s'assied calmement... Je ne voudrais pas être obligé de me fâcher. Gabriel ! Ok ?
- Quoi... Que le p'tit frère va s'mettre à jouer les durs... Attention... Regardez bien le frerot... Qu'est-ce qu'tu vas faire... Que tu veux m'casser la figure peut-être ?

Gabriel, qui dans sa folie vaporeuse ne supporte pas ceux qui le désapprouvent, fait brusquement ressortir son véritable caractère. De rage, il pousse violemment son frère, et le frappe d'un mauvais coup de pied dans le ventre pendant qu'il est à terre. Pierre n'encaisse pas la secousse, et chavire à la renverse. Il roule sur une partie de la pente avant de se ressaisir. A mi-hauteur de la Dune, il aperçoit la première évadée, à quelques mètres à peine de lui, et repense aussitôt à son frère. Sachant bien de quoi il est capable dans son état, il remonte la Dune de plus belle.

Profitant de l'opportunité présentée par la chute de Pierre, Nathalie bénéficie d'un instant de trêve. Elle en oublie même l'empoignade des deux frères. Elle pense plutôt à rejoindre son amie qui l'appelle plus bas, mais entre elles, il y a ce rustre menaçant et certainement meublé de sales idées.

Sur les cotés, le sable de la dune ne lui offre que l'option de la course à pieds. Et c'est peu dire quand elle se rappelle ses heures de sport à l'école. Enfin derrière elle, il y a le pan abrupt de la dune qui plonge dans la mer.

- Alors... Ma poulette... Qu'est-ce qu'tu vas faire... Viens t'jeter dans mes bras... Fais pas la mijaurée... Que j'vais bien m'occuper de toi maintenant que l'autre casse pieds est parti...

Mais Nathalie ne dit rien. Elle garde toute son énergie pour se sauver dès que l'occasion se présentera. Il y a bien la mer pense-t-elle, mais il fait noir et elle ne distingue pas vraiment l'eau de la plage. Et puis, à vrai dire, à cette époque de l'année, la saison ne se prête pas idéalement à un bain de minuit ! Aussi, peut-être que ce sauvage va se calmer. Il est déjà bien fatigué par la boisson. « Je suis sûre qu'il va me laisser partir ! » Se dit-elle. Nathalie pense même qu'il va s'affaler et qu'elle en profitera, mais tout à coups elle reçoit un violent coup sur la tête, et comprends avant de perdre connaissance que le sang qui coule dans sa bouche lui donne un avant goût macabre.

Après quelques minutes d'absences, Nathalie ouvre fébrilement les yeux. Sa tête est lourde et douloureuse. Elle sent le froid couvrir sa poitrine. Devant ses yeux, un géant la regarde qui beugle des paroles qu'elle n'entend pas, brandissant tantôt sa calebasse, tantôt une branche enflammée. Bien qu'elle veuille se lever, cela lui est encore difficile. Dans un sursaut de lucidité, elle jette un regard autour d'elle, et comprend que sa seule issue consiste à attendre que cet abruti en vienne à se retourner pour fuir ! Rassemblant alors toute la puissance du désespoir, Nathalie, que Gabriel a en partie dévêtue, se lève et se met à courir droit devant elle. Par chance, son agresseur ne lui a pas fait suffisamment mal pour l'empêcher de réagir. Mais le coup qu'il lui a asséné à la tête la désoriente un tant soit peu. Elle ne voit donc pas que sa course effrénée l'emporte du mauvais côté de la Dune... Du côté où elle fera une chute dont elle ne reviendra jamais...

Pierre, arrive tant bien que mal au sommet de la dune. A bout de souffle, il découvre son frère en plein délire, mais seul. Là, par terre, près du feu, un chemisier à fleur l'inquiète véritablement. Il attrape alors le coupable par le coup, le questionne et le secoue vivement.

- Gabriel ! Gabriel, où est la fille ? Qu'est-ce que tu as fait ? Mais c'est pas vrai, tu n'en loupes pas une ? Dis-moi que ce n'est pas vrai ! Gabriel, dis-moi que tu ne lui as rien fait.
- Hé, mec ! Y'a pas d problème... Fait pas suer... Que la fille a fichu l'camp... Voilà ! ... Que j'y peux rien moi si elle sait pas c'qu'elle veut... Elle est partie par-là... Heu ! Par-là plutôt... Que je crois !

Inquiet, et pour cause, il cherche tout alentour une preuve qui puisse le rassurer. Mais rien n'y fait. Dans la pâle lueur des flammes, il ne peut rien voir d'autre que l'obscurité de la nuit. Pas un bruit ne raisonne afin de trahir une forme quelconque de vie. Il y a bien là un vêtement, mais la fille a disparu, et trop vite de surcroît. Un instant les choses se bousculent dans sa tête. L'angoisse étreint sa gorge. Une acrimonie glacée coule de son front. Un frisson parcourt son dos. Il n'arrive même plus à raisonner correctement. Tantôt il est résolu à dénoncer son frère pour un crime, tantôt il s'y refuse vu le temps si court qu'il mit à remonter la Dune ! Il connaît bien son frère pour savoir qu'il est capable de tout ; D'un autre côté, vu son ébriété, qu'est-ce qu'il aurait bien pu faire à cette fille en si peu de temps ?

Dans l'empressement, Pierre préfère effacer au plus vite toutes traces de preuves compromettantes... Dans le cas, bien sûr, où ce qu'il se refuse à croire serait vrai. Pendant ce temps l'instigateur du délit, les jambes écartées, urine joyeusement en hurlant ses exploits dans les ténèbres de la nuit. Pierre ramasse le vêtement délictueux et le jette dans le feu. Celui-ci commence alors à se consumer, mais le coton dont il est fait ne lui permet pas de s'embraser aussi facilement qu'il le voudrait.

- Il faut que ça brûle ; non de non... Il faut que ça brûle ! Ce n'est pas possible ! Mais qu'est ce que j'ai fait pour mériter un